Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 16 (1908)

Heft: 63

Rubrik: Correspondances

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CORRESPONDANCES.

I. — La lutte religieuse future.

A la Direction de la Revue internationale de théologie.

Je ne suis partisan ni de l'Eglise vieille-catholique, ni de sa *Revue internationale*. Si vous me permettez une entière franchise, je vous dirai même que j'en suis l'adversaire. Et si je vous adresse cette lettre, Monsieur, c'est pour agir en loyal ennemi. Un homme averti en vaut deux, dit le proverbe; vous êtes averti.

Je prends parti contre le vieux-catholicisme pour des motifs politiques et aussi pour des motifs religieux. Les motifs religieux sont les moindres et je les indiquerai à peine. Suis-je ce que vous appelez ultramontain, ou suis-je protestant? Inutile de vous faire cette confession. Le fait est que je regarde le vieux-catholicisme comme un tiers, donc comme une complication là où deux débordent déjà, et ce fait suffit pour nous déterminer, mes amis et moi, à travailler à votre suppression. A mon point de vue religieux, il n'y a que deux Eglises sérieusement constituées: la catholique-romaine et la protestante. Leurs situations sont nettes. Ou l'une ou l'autre. Pas de milieu. C'est plus simple. Ce serait plus simple encore si l'une des deux disparaissait, et nous espérons bien qu'il ne tardera pas longtemps à en être ainsi. La victoire est aux plus forts; donc le plus fort des deux restera maître du champ de bataille. A vous de prévoir quel est ce plus fort et de prendre vos précautions.

Mais c'est surtout comme hommes politiques que nous avons pris parti contre votre Eglise, et voici pourquoi.

Vous connaissez suffisamment la situation des partis politiques en France, en Suisse et ailleurs, pour avouer qu'il n'y a, au fond, que deux grands partis : le conservateur et le non-

conservateur. Nuancez-les l'un et l'autre tant qu'il vous plaira, il vous faudra toujours en revenir à cette grande ligne de démarcation. En outre, vous devez avouer que ces deux partis sont à peu près partout en forces égales; tantôt c'est l'un qui l'emporte, mais sa victoire dure peu, soit qu'il tombe par ses propres fautes, soit que le parti adverse réussisse à saisir telle ou telle occasion favorable qui le reporte momentanément au pouvoir; mais celui-ci à son tour tombe vite. Et le pays se débat ainsi, dans ces luttes presque toujours stériles, le parti de droite défaisant ce qu'a fait le parti de gauche, et réciproquement. De la sorte, rien ne marche, rien ne progresse. Nous croyons qu'il faut en finir.

Que faire donc pour sortir de ce marasme? Des hommes politiques ont enfin compris qu'*ils ne peuvent avoir de majorité sérieuse qu'en gagnant les voix ultramontaines.* Elles constituent un appoint considérable et c'est de bonne tactique de se les procurer. Voyez, en France, avec quelle habileté les socialistes ont su faire triompher l'article IV et s'assurer ainsi, dans un laps de temps qui ne tardera pas à se préciser, le concours de Rome. Le pape combat cet article IV parce qu'il le trouve trop anodin; son habileté consiste à poser en victime, à accuser M. Briand de persécuter l'Eglise, etc.; il sait que les radicaux manquent de courage et de persévérance, et que tôt ou tard ils devront, par fatigue, céder le tout; et dans cette conviction il réclame plus pour avoir moins, mais un moins qui sera plus que ce qu'on lui offre aujourd'hui. Le pape impose ses conditions, et le parti radical, qui est censé hostile au pape, devra finalement les subir, s'il veut gagner les électeurs ultramontains contre les conservateurs d'ancien régime.

Telle est la tactique. Les électeurs vieux-catholiques sont en trop petit nombre pour compter; les radicaux-socialistes actuels les écartent, et ils se rendent ainsi agréables aux ultramontains. Ceux-ci sentant leur puissance grandir, augmentent aussi leurs prétentions. Les radicaux le remarquent, certes, mais ils ne peuvent éviter ce mal. Ils essaient de se défendre par un marchandage plus ou moins habile, supérieur à celui des conservateurs. Rome sera toujours au plus offrant, parce qu'elle espère ainsi faire triompher sa cause politique et sa cause religieuse: *ad majorem Dei gloriam.*

Vous aurez remarqué que certains radicaux sont, depuis quelques années, très empressés à faire de grandes avances au parti ultramontain. C'est, d'abord, parce qu'ils sentent leur majorité faiblir et qu'il leur faut à tout prix des voix nouvelles pour se maintenir au pouvoir. C'est, ensuite, parce que les radicaux très « avancés » dont je parle ne professent aucune conviction religieuse. Leur idéal est même la destruction de toute religion, et ils pensent le réaliser plus facilement avec ce qu'ils appellent les « superstitions ultramontaines » qu'avec toute autre confession religieuse. Ils se font fort de ridiculiser celles-ci dans leurs comités privés et de les abattre par la science dans leurs comités publics. Les Eglises qui en appellent à la science, à la critique, à la raison, au libre examen, leur déplaisent, parce qu'elles ne sont ni faciles à réfuter, ni commodes à gagner. Ces radicaux rationalistes et athées aiment donc mieux avoir à faire avec le parti ultramontain qu'avec tout autre. Ils seraient heureux de voir disparaître et les protestants et les vieux-catholiques. Ne leur parlez ni de religion rationnelle, ni d'Eglise libérale; à leurs yeux, c'est une illusion. Tant qu'une Eglise sera encore nécessaire à notre vieille société qui ne peut s'en passer, cette Eglise sera la Romaine; mieux vaut celle-là, seule et sans rivale, que les conflits actuels avec les autres. Et quand la science sera assez avancée pour saper toute religion, Rome alors s'effondrera d'elle-même par la force des choses.

Tel est le calcul des radicaux en question, je ne dis pas de tous les radicaux: car il en est encore qui sont religieux. Mais ceux-ci sont somnolents et maladroits; ils lâchent pied chaque jour davantage sur le terrain des principes. Les principes! Qu'est-ce que cela? Il n'y a plus que des intérêts, et les intérêts sont simplement les avantages du parti au jour le jour. Toute la philosophie politique est non dans les mots de liberté, d'autorité, de progrès, de tolérance, mais seulement dans l'opportunisme. Rome aussi y trouve son compte puisque cet opportunisme lui réussit de fait.

Voilà, Monsieur, les perspectives de l'avenir et la tournure que la lutte religieuse semble devoir prendre de plus en plus dans les pays énumérés plus haut, c'est-à-dire dans les nôtres.

Vous aurez beau faire de la science, elle ne vous mènera pas plus à la victoire qu'elle n'y a conduit votre Dœllinger, votre Langen, votre Friedrich, et que, dans ces derniers temps, elle n'y a conduit les Loisy et tous ces théologiens cachés derrière leurs pseudonymes. Peut-être la science triomphera-t-elle dans cinquante ou cent ans; mais nous qui vivons *actuellement*, nous voulons triompher *actuellement*. Nous ne cachons pas que nous sommes pressés, et que toutes les vieilles tactiques dites de temporisation, de *simultaneum*, de tolérance, nous paraissent périmées. Nous estimons la science et les savants, et il ne nous en coûte pas, à mes amis et à moi, de rendre justice à votre Eglise et à vos personnes; mais la question n'est plus sur ce terrain archaïque. Nous ne sommes plus au XVIe siècle, ni même au XIXe; nous sommes au XXe, au siècle de l'habileté et de la claivoyance. Je vous le répète, Monsieur, vous êtes averti.

Veuillez agréer, etc.

Réponse.

Notre réponse sera brève.

Le charitable auteur de cette Lettre-Avertissement veut sans doute mettre les anciens-catholiques en demeure de se soumettre à Rome ou de se démettre. Il me semble que telle est la conclusion à laquelle il tend.

S'il en est ainsi, il se trompe. Les anciens-catholiques ne songent nullement à se démettre, encore moins à se soumettre à Rome. Ils veulent simplement continuer à remplir leur devoir, c'est-à-dire combattre contre ce qu'ils croient être les erreurs soit de la droite ultramontaine, soit de la gauche irréligieuse. Le terrain de la lutte sera celui que la force des choses nous imposera. Si le parti radical veut s'unir, au grand jour, au parti ultramontain, libre à lui; nous préférons l'hostilité au grand jour à la lutte sournoise et hypocrite.

En tout cas, la vérité ne craint aucun terrain, ni aucune arme, ni aucun ennemi.

Nous savons pourquoi nous sommes faibles, mais nous savons aussi pourquoi nous sommes forts.

Nous sommes faibles pour des raisons multiples, qui toutes, heureusement, peuvent être corrigées et que nous nous efforçons de corriger selon les circonstances. Je dis «selon les circonstan-

ces », parce qu'en effet notre faiblesse tient plus aux conditions sociales dans lesquelles nous sommes placés qu'aux défectuosités de notre Eglise. Quoi qu'il en soit, malgré les défectuosités, nous réussissons à nous maintenir là même où Rome, malgré ses habiletés, a perdu plus d'une plume à son aile.

Nous sommes forts, parce que notre cause est forte. C'est la cause du Christ, de l'Evangile, du christianisme authentique et intégral. Loin de craindre la science, nous faisons appel à ses progrès, non en paroles comme Rome, mais en réalité, et nous en fournissons des preuves. Loin de craindre la liberté, nous cherchons à la faire triompher partout, loyalement et pratiquement. Les principes de notre Eglise et de notre théologie sont clairs; nous savons ce que nous croyons et pourquoi nous le croyons. Nous savons ce que nous voulons et où nous allons. Plusieurs de nos adversaires ne pourraient en dire autant.

Donc, malgré les rodomontades des athées, malgré les intérêts coalisés des opportunistes de tous bords, malgré les menaces de ceux qui nous haïssent, malgré les anathèmes de Rome, nous ne cessons de travailler à l'œuvre divine, nous glorifiant de nos infirmités, et nous souvenant du Maître qui nous a donné l'exemple, et aussi de St. Paul s'écriant plein de courage: *Cum infirmor, tunc potens sum* (II Cor. XII, 10).

La Direction.

II. — Les enseignements essentiels du Christ.

M. Charles Le Cornu m'a fait l'honneur de consacrer à mon opuscule sur « Les Enseignements essentiels du Christ » un article très objectif, dont je lui suis très reconnaissant. Dans cet article, publié par le journal *Le Protestant*, je lis toutefois la critique suivante:

« La foi, selon M. Michaud, n'est pas seulement la confiance en Christ, elle est aussi et en même temps « l'adhésion aux enseignements de J.-C. et *aux doctrines impliquées manifestement* dans ces enseignements ». — M. Michaud me permettra de lui dire que je trouve sa formule mauvaise. — Devrons-nous croire à la réalité des possessions démoniaques que le Christ a indirectement enseignée? Qui ne voit que, l'hôtellerie où loge l'évidence ne portant point d'enseigne pour avertir les voyageurs, chaque théologien verra sa doctrine, sa chère doc-

trine *manifestement* impliquée dans l'enseignement du Christ! — C'est d'ailleurs ce qui a été fait dans le cours des siècles. — Le christianisme est une *doctrine* religieuse contenant une notion positive de Dieu, de l'âme, de la vie morale et de la vie future, mais ce n'est pas un système théologique, un ensemble de formules dogmatiques. Il me semble que sur la question des dogmes, M. Michaud n'est pas assez précis, je ne dis pas dans sa pensée, mais l'expression de sa pensée. — Il y a des mots qui ont un usage courant et qu'il emploie dans un sens particulier. Je n'aime pas le terme de « dogmes chrétiens » pour désigner l'enseignement du Christ. Il prête trop facilement à l'équivoque. Notre auteur s'explique d'ailleurs avec une clarté parfaite, un peu plus loin, quand il résume la doctrine chrétienne en un magnifique *credo.*»

Dans ce passage comme dans plusieurs autres de ce petit volume, qui n'est qu'une indication très succincte des choses essentielles du christianisme, je me suis exprimé insuffisamment, je l'avoue. J'espérais que le mot « manifestement » mettrait ma pensée au clair. Je me suis trompé, et, loin d'en vouloir à M. Le Cornu, je l'en remercie sincèrement.

Il n'est que trop vrai que, dans le cours des siècles, maints théologiens ont cru voir leur « chère doctrine manifestement impliquée dans l'enseignement du Christ », bien qu'elle n'y fût pas. La *manifestation* n'était alors que dans leur esprit particulier, mais non dans celui du public; elle n'était que subjective et restreinte à quelques personnes, et non réellement objective. C'était une illusion, rien de plus. Et l'on pouvait facilement le démontrer à chacun de ces braves théologiens. Et l'on n'y a pas manqué. Et de la sorte personne ne s'est mépris. Leur chère doctrine n'était donc pas *manifestement* impliquée dans l'enseignement du Christ. Ce n'était donc pas le cas visé par moi.

Ce cas visé par moi serait-il chimérique, comme M. Le Cornu semble l'insinuer? Certainement non. Il y a des cas, et heureusement ils sont nombreux, où l'évidence d'un argument, d'une déduction ou d'une induction saute aux yeux de tous, et où l'opposition est impossible devant une adhésion aussi unanime et aussi pleine. Par exemple, il est évident pour tous que, si le titre d'enfant de Dieu peut être donné à tout homme, il doit être donné au Christ *plus particulièrement.* Et cette même évidence indiscutable se retrouve également dans tous

les grands préceptes essentiels du Christ; et c'est ainsi que le christianisme est possible et réel, et qu'il peut devenir la religion universelle de tous les esprits attentifs et droits. M. Le Cornu a attaché plus d'importance qu'il n'aurait dû au petit fait de la vanité personnelle des théologiens en question, et pas assez au grand fait de l'implication *manifeste*, manifeste pour tous les hommes de foi et de bonne foi, de certaines doctrines dans les enseignements du Christ.

M. Le Cornu m'objecte « la réalité des possessions démoniaques que le Christ a indirectement enseignée ». Son exemple me semble malheureux. Car, si le Christ a parlé le langage de son temps pour être compris de ceux auxquels il s'adressait et pour leur faire ainsi plus directement le bien moral visé par lui, il n'a dit nulle part que les opinions des foules fussent des vérités, encore moins des vérités dogmatiques enseignées par lui et obligatoires pour tous ceux qui croient en lui. Pour les foules de ce temps-là, chasser le mal, c'était chasser le démon; guérir un malade, chasser une maladie grave, c'était chasser un démon. Le Christ n'a pas jugé à propos de faire un cours de médecine pour rectifier les opinions du public; il a simplement guéri les malades au nom de Dieu pour ramener les hommes à Dieu. C'est dans ce sens qu'il faut lire le récit de ses guérisons et comprendre le langage dubitatif qu'il a employé: *Si* ego in Beelzebud ejicio dæmonia, filii vestri in quo ejiciunt? Ideo ipsi judices vestri erunt. Porro *si* in digito Dei ejicio dæmonia, profecto pervenit in vos regnum Dei *(Luc,* XI, 19-20). On voit par cette dernière assertion où le Christ voulait en venir: convaincre les foules, même par des hypothèses *(si, si)* que le royaume de Dieu leur était ouvert.

M. Le Cornu n'aime pas le mot dogme appliqué à l'enseignement du Christ. Je sais que la plupart de ses coreligionnaires sont d'accord avec lui sur ce point, et qu'ils sont généralement disposés à combattre non seulement tel dogme particulier, mais tout dogme en général, simplement parce que c'est le dogme.

Que M. Le Cornu me permette d'attirer son attention sur les points suivants: 1° il est vrai que le mot « dogme » est très mal vu de tous les libres-penseurs et de tous les ennemis de la religion en général et du christianisme en particulier. Est-ce une raison pour le rejeter? Je ne le crois pas. — 2° Le mot « dogme » signifie généralement, chez tous les chrétiens qui

l'admettent — et ils sont nombreux — une vérité certaine, enseignée par le Christ, donc divine, et qu'un vrai chrétien ne saurait rejeter. C'est en ce sens qu'il est écrit dans les *Actes des Apôtres* (XVI, 4): Cum autem pertransirent civitates, *tradebant eis custodire dogmata,* quæ erant decreta ab apostolis et senioribus. Il me semble que cette origine est respectable et que nous aurions tort de répudier une telle tradition. — 3° Sans doute le mot « dogme » n'est ni un dogme ni une panacée, mais c'est par lui qu'on désigne les principes stables, les vérités nécessaires; et il y a, de nos jours, tant de démolisseurs qui s'acharnent contre tout ce qui est absolu, stable, nécessaire, et qui ne veulent plus admettre que le relatif, et quel relatif! que c'est un devoir pour les esprits sérieux de maintenir la nécessité des dogmes et l'emploi du mot. — 4° Je reconnais que les partisans de l'absolu ont abusé, et que Rome, particulièrement, a faussé le dogme en essayant de faire passer ses formules dogmatiques pour des dogmes divins. Mais on ne s'y trompe plus aujourd'hui. Même dans l'Eglise romaine, les meilleurs esprits distinguent les formules dogmatiques et les vrais dogmes: ceux-ci se réduisent aux seuls enseignements du Christ. Or un vrai chrétien peut-il moins faire que de les admettre et de les défendre? — 5° Les protestants qui, ne pouvant s'entendre sur la doctrine, se sont laissés glisser dans le sentiment sous prétexte de mieux s'unir, ont-ils réussi? Il ne paraît guère. Je crois plus que jamais que les vrais chrétiens ne peuvent être unis qu'en Christ purement et simplement, donc dans les propres enseignements du Christ tels que l'histoire nous les a transmis. Tels qu'ils sont, ils suffisent. Le Christ a les paroles de la vie éternelle; voilà les vrais *dogmes chrétiens.* En parlant ainsi, je ne me crois pas en faute.

Que M. Le Cornu veuille bien croire que, si j'ai pris la liberté de répliquer à son article si bienveillant, ce n'est pas pour avoir le plaisir de le contredire (ce m'est au contraire une peine), mais pour avoir l'occasion de répéter une fois de plus, à ses coreligionnaires surtout, que le salut et la force des Eglises chrétiennes est uniquement dans la proclamation claire et énergique des dogmes chrétiens, c'est-à-dire des enseignements mêmes du Christ; sans eux, ne nous y trompons pas, le christianisme n'est plus qu'un vain mot. E. Michaud.